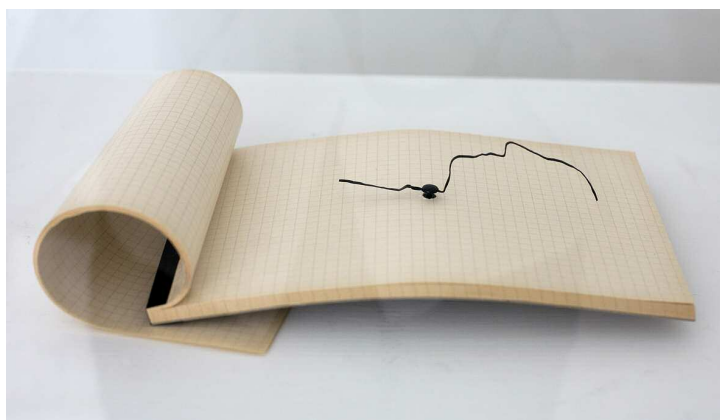


Bujar Marika



Bujar Marika, *La Paresse*, 2009
Photo : Anne-Laure Oberson

« Faut-il réagir contre la paresse des voies ferrées entre deux passages de trains ? », se demandait Marcel Duchamp, l'artiste inventeur des *ready-made* au début du XX^e siècle. « Parmi nos articles de quincaillerie paresseuse, nous recommandons le robinet qui s'arrête de couler quand on ne l'écoute pas », racontait-il aussi sous forme de calembour. Discrète, *La Paresse* est une œuvre de Bujar Marika révélant subtilement le profil de cet artiste français qui savait faire l'éloge de cette vertu considérée par bien d'autres comme un vice. Le visage, façonné par la distorsion de l'aiguille d'une montre, se découvre « de côté » et rappelle l'idée de Duchamp selon laquelle

une horloge regardée de côté ne dit plus rien sur l'heure. Dans son exposition posthume présentée au Mamco, Bujar Marika ne rend pas seulement hommage à l'artiste avant-gardiste français, mais il raconte également un temps différent, un temps hors du temps. Lui qui conjugait le substantif « temps » comme un verbe au présent – « je temps, tu temps... » – nous a quittés en 2009. S'étant consacré tardivement aux arts plastiques, Marika, d'origine albanaise, offre aujourd'hui une installation posthume réunissant peintures, sculptures, dispositifs et *ready-made* intitulée *Paradox Park*. Pensée jusque dans ses moindres détails avant sa disparition, elle défie le temps. Ainsi a-t-il fait faire cette peinture où est inscrit « je vis, je meurs » le jour même de son décès. Si le temps a eu raison de lui, son œuvre lui a survécu, réalisée malgré son absence, par délégation. Le dispositif *Quartz Quartet* nous plonge dans une douce musique atemporelle, sans début, ni fin, celle du son timide des trotteuses qui tournent respectivement sur quatre cahiers jaunis et élevés sur des lutrins. Sur un mur blanc, un cadran de montre est peint en blanc et égrène les secondes sans se soucier des heures. Entre abstraction et fiction, il fait écho aux trois horloges du Mamco repensées par trois artistes différents à chaque étage du musée au sortir de la cage d'escalier. Plus d'un artiste a tenté de matérialiser la durée, ressentie, vécue, expérimentée. À titre d'exemple, sur le même étage que l'exposition de Marika, les *Date Paintings* du Japonais On Kawara inaugurées en 1966 reproduisent la date de leur réalisation sur des monochromes. Un peu plus loin, les chiffres écrits les uns après les autres par Roman Opalka rendent compte de quarante-cinq années calligraphiées en rythme sur des toiles qui pâlissent d'années en années. Autant d'œuvres que Bujar Marika, en tant qu'autodidacte, connaissait parfaitement pour avoir assidûment fréquenté le musée de la rue des Vieux-Grenadiers, situé en face de son ancien atelier. (décembre 2010)

Karine Tissot

Chaque mois, la Tribune des Arts publie un éclairage sur un travail d'artiste ou une œuvre présentée au Mamco. Le texte du mois en cours est mis à disposition à l'accueil du Musée.